

Fête du Christ-Roi

Au milieu de notre automne franc-comtois, semble aujourd'hui souffler comme un vent printanier, comme un tragique vent de Semaine Sainte - en cette solennité du Christ-Roi qui nous offre de revivre le face-à-face que se livre le Fils de Dieu avec celui qui croit tenir entre ses mains sa vie ou sa mort, le Préfet de Judée, Ponce Pilate.

Ponce Pilate...il nous ressemble tellement : cet homme tiraillé, déboussolé, écartelé entre le noble innocent qui se tient devant lui, et dont il pressent la mystérieuse majesté, et la foule hurlante qui se presse au-dehors, dont l'hostilité et la haine sont sournoisement, savamment attisées par les grands-prêtres et les anciens du peuple, minute après minute, seconde après seconde... « *Quid est veritas ?* » : qu'est-ce que la vérité ? La vérité, sans doute, est là, devant lui : l'homme au regard troublant et à la voix majestueuse est innocent, et le puissant Procurateur n'aurait qu'un ordre à donner pour qu'il soit relâché, pour que la Vérité triomphe du mensonge...

Mais la question qui taraude le cœur de Pilate est, en réalité : « la vérité en vaut-elle la peine ? » Pour Pilate, laisser Jésus s'en aller libre, c'est risquer l'émeute, la révolte et donc, s'il se révèle incapable de maintenir l'ordre en cette province reculée, c'est s'exposer à la destitution par l'empereur, voire à l'exil ou à la peine capitale : faire triompher la vérité c'est risquer de tout perdre...

Et la question, lancinante, le poursuit comme elle revient aussi sans cesse dans notre quotidien lorsque nous taisons notre foi, lorsque nous cachons nos convictions, lorsque nous pactisons avec le diable – quelle que soit la forme qu'il prenne...Cela en vaut-il la peine ? La vérité est-elle à ce point précieuse que nous acceptions pour elle d'être regardés comme ridicules, d'être poussés hors du coup, hors du buzz, hors du monde ? Combien de fois cette interrogation roule dans notre cœur, se dresse dans nos rencontres, dans nos conversations, dans nos prises de position où nous sommes sommés de choisir entre le Christ et le monde, entre être de la vérité et être dans le monde !

Depuis un demi-siècle, de savants théologiens, des clercs éclairés, des laïcs en responsabilité ont enjoint à l'Eglise de se réconcilier avec le monde, d'ouvrir ses bras au monde, de cesser de faire face au monde afin de prendre secrètement, silencieusement, comme le levain dans la pâte, sa place au cœur du monde. Les formules sont sympathiques et l'élan généreux mais ils n'ont de

sens qu'une fois levé l'ambiguïté de départ : de quel monde parle-t-on ? De l'humanité pour laquelle le Christ s'apprête à donner sa vie ou de la populace hurlante qui veut la mort de la vérité ? De ce monde que « Dieu a tant aimé, qu'il a envoyé son Fils, non pour que le monde soit jugé mais pour que le monde soit sauvé par lui » (Jn, 3) ou alors de ce monde, dont le Christ affirme que ni lui, ni ses disciples n'appartiennent : « ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (Jn, 17).

Dans l'Évangile, en effet, ce mot « monde » a deux sens et, selon que l'on choisit l'une ou l'autre de ces deux significations, le message est radicalement différent. Tantôt, le « monde » désigne l'ensemble des hommes – et alors il est légitime pour l'Église de rejoindre le « monde », c'est-à-dire de s'adresser à l'ensemble des hommes, qui tous sont appelés au salut, sans se cantonner aux seuls croyants ; tantôt, en revanche, ce terme de « monde » désigne l'homme en tant qu'il s'oppose à Dieu, en tant qu'il essaie de constituer une entité « le monde » qui va se placer face à Dieu pour s'opposer à lui, l'écraser, le détruire et, *in fine*, le remplacer. « Le monde », dans ce cas de figure, c'est l'homme qui se fait dieu. Et alors, dans cette optique, il n'y a aucun compromis, aucun arrangement, aucune entente à rechercher avec lui.

Le but de l'Église est nécessairement d'extirper de l'homme cet esprit du monde, cette « mondanité » qui ne peut que le conduire à sa perte. Lorsque l'homme se coupe de Dieu et s'érige en principe unique et totalitaire de la moralité, il n'a ni à être approuvé, ni à être rejoint, encore moins à être applaudi. Il n'a qu'à être guéri, qu'à être sauvé par une parole courageuse de vérité, une parole audacieuse de charité, une parole juste qui, sans doute, fera perdre à l'Église son lustre médiatique et l'admiration des païens contents d'eux-mêmes. Mais, faut-il le rappeler, le rôle de l'Église n'est pas de plaire mais à l'exemple de son Maître, de témoigner de la vérité. Ainsi que le disait un auteur cité par le pape François dans sa première homélie, l'écrivain français, Léon Bloy : « Ce n'est plus le temps de prouver que Dieu existe. L'heure sonne de donner sa vie pour Jésus-Christ. » Prions pour que nos pontifes en aient le courage et que nous ayons à notre tour le courage de les suivre, en témoignage de la Vérité qui fait de nous des hommes libres, joyeux et debout.

Abbé Jean-Baptiste Moreau